



AGINALDO.

LES DEUX BONNETS.

Bonnet blanc de veuve, pieusement porté depuis de longues années par une reine; bonnet noir de paysanne, dont se coiffe la ménagère active et simple qui est la femme du président élu du Transvaal: double symbole où se résume le tragique conflit de l'heure présente.

L'Angleterre a vu la guerre des Deux roses: voici la guerre des Deux bonnets.

Celles qui les ont posés sur leurs cheveux blancs sont bien âgées! L'une a plus de quatre-vingts ans; l'autre, près de soixante-dix. La première est entourée d'une multitude d'enfants et de petits enfants; la seconde a cinq fils, qui sont tous partis, à cheval, carabine au poing, pour se battre. Le prince de Galles et le duc de Connaught sont demeurés en Angleterre, eux; cependant, on assure qu'ils ont été vus saluant au départ les régiments qui portent leur nom; après quoi, ils sont rentrés à Londres. On ne les verra pas dans le Sud Africain; mais ils y seront représentés par de braves gens qui se feront casser la tête à leur place: ce sera bonnet blanc ou blanc bonnet. Quant à leur frère, l'impérial duc d'Edimbourg, ou de Saxe-Cobourg, nul ne songe désormais à s'étonner de ses absences.

Le prince Christian-Victor de Schleswig-Holstein représentera donc seul à Durban la famille royale.

Mme Krüger ne gouverne pas plus le Transvaal que la reine Victoria l'Angleterre. Toutes deux règnent à leur façon, mais dans l'intimité du conseil privé. Il est vrai que Sa Majesté britannique adresse périodiquement des discours du trône au Parlement et parfois parle à son peuple, en des proclamations que les journaux impriment à l'encre. Son profil d'autrefois, cette gracieuse effigie de jeune fille qui rendait les rois nègres amoureux de la Grande Bretagne, dont il

croyaient voir le portrait sur les pièces d'or, a répandu dans le monde entier, la notion de sa puissance, et depuis bientôt trois quarts de siècle elle "affraichit" les correspondances où figurent les timbres à son image. Mais en dehors de ces privilèges extérieurs, auxquels il faut ajouter le droit de choisir ses ministres, elle ne peut rien, absolument rien pour empêcher ses sujets de faire la guerre à qui leur déplaît. Ce sont les journaux anglais qui l'affrent.

Mme Krüger est encore bien plus désarmée. Si son mari est le représentant incontesté de la race vaillante qui, trois fois de suite, l'a choisie pour son président, elle n'est jamais d'autre rôle à tenir que celui d'une épouse et d'une mère. Son portrait ne se trouve ni sur une pièce de monnaie ni sur un timbre poste. Son nom est absent de tous les actes publics; elle n'a pas de couronne, pas de sceptre royal, pas de gardes, pas de palais.

Mais il est arrivé que dans le cœur de cette humble compagne d'un patriote, les amours et les haines de tout un peuple se sont amassées et cristallisées. A son foyer sans étiquette, où les chefs discutent, la pipe aux lèvres, les intérêts de la nation, elle se tenait naguère encore silencieuse et attentive, revivait par la pensée les douleurs d'autrefois, les dures années où il fallait fuir sans cesse vers des régions plus désertes, pour échapper à la domination exercée. Elle revoyait les longs défilés des chariots attelés de bœufs qui portaient les familles et les biens des Boers; elle entendait l'écho des derniers fusillades et comptait tous ceux des siens qui, jadis, on jalonné de leurs cadavres la route de l'exil.

Elle pensait ensuite à ces journées heureuses où l'on avait cru posséder enfin la liberté, conquise à force de bravoure; à ces combats toujours victorieux où l'on finissait par s'imaginer que les soldats anglais n'avaient pas d'autre drapeau que le drapeau blanc; à ces traités de paix où déjà son mari et le vieux Joubert, son ami, inscrivirent leur

nom et qui semblaient avoir assuré pour jamais le sort de la jeune République.

Et puis, retombant à de nouvelles alarmes, devant les humiliations menaçantes et les violences prochaines, elle comprit un jour que les heures sombres allaient peut-être revenir; que peut-être il faudrait une fois encore abandonner les terres défrichées, les fermes bâties bâties sur les cendres des vieux campements, et les villages et les villes créés par le travail. Elle regarda autour d'elle les murs de cette maison tranquille, de cette résidence officielle d'un mari qui gouvernait si aisément un peuple qui l'aime, — et alors, quand les chefs d'autrefois, devenus tous des vieillards, consultèrent du regard leur immobile hôte, ils lurent sur ses traits l'irrévocable arrêt qu'ils attendaient. Ses yeux leur dirent d'oser croire, pour l'honneur de leur nom et pour l'indépendance de la patrie, ce qu'ils avaient entrepris jadis dans la fougue de la jeunesse.

Alors on vit tout un peuple se lever. Alors, les pères et les enfants, côte à côte, partirent pour la frontière. Alors, non contents de défendre contre une agression indigne la terre qui leur appartenait, ils allèrent jusque chez lui défer l'ennemi. Alors, les femmes et les mères et les sœurs et les filles embrassèrent et bénirent ces combattants improvisés qui marchaient résolument vers le devoir. Alors, le vénérable Joubert reprit son harnais de campagne et poussa vers l'Anglais ses rustres redoutables. Alors, le président lui-même alla porter à ceux qu'il n'avait plus le droit d'accompagner, comme autrefois, à la bataille le concours de sa noble assurance, car il voulait voir au moins de ses yeux leurs efforts.

Et Mme Krüger le suivit. Et le jour où deux bataillons ennemis durent mettre bas les armes, devant l'intrepidité des Boers, il y avait, non loin du champ de bataille, une vieille femme en bonnet noir qui, pour tous les siens, représentait la patrie.

Les poussières dans l'air des grandes villes.

C'est là une question toujours d'actualité, étant donné l'importance qu'elle a sur la santé générale et sur les contagions; elle a été l'objet d'une récente étude dans le bulletin appelé "Transactions of the British Institute of Preventive Medicine".

Dans les faubourgs d'une grande ville, d'après l'auteur de cette étude, on trouve en moyenne quelque chose comme 20,000 particules poussiéreuses par centimètre cube dans l'atmosphère libre et 40,000 dans une chambre dont l'air est en mouvement; or, dans la ville même, le chiffre correspondant est de 500,000 sur un toit de 300 mètres de long et de 400,000 dans une chambre. On peut aisément, sans que nous y insistions, calculer la proportion relative.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, les renseignements les plus complets sur les performances éminentes de tous les époques. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

MGR SBARRETTI,

Le Nouvel Evêque de la Hayane.

Mgr Dorato Sbarretti, auditeur de la délégation apostolique à Washington, vient d'être nommé, par Sa Sainteté Léon XIII, évêque de la Hayane, sur la recommandation de Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, à la suite de la démission donnée par l'évêque Santander. Mgr Chapelle, en qualité de délégué apostolique du Saint-Siège à Cuba, à Porto-Rico et aux Philippines, a eu jusqu'ici, la main heureuse.

Ses choix ont été excellents. Celui de Mgr Sbarretti est plus heureux encore, s'il est possible, que les précédents.

Mgr Sbarretti est Italien de naissance: il appartient à une famille romaine illustre.

Le cardinal Sbarretti, mort il n'y a pas longtemps, était un des camarades d'étude du Pape Léon XIII.

Mgr Sbarretti est un esprit très distingué, un savant, qui s'est fait remarquer comme élève et comme professeur dans les universités de Rome.

A peine avait-il été ordonné prêtre, qu'il fut nommé professeur de théologie au Collège de la Propagande. C'est là qu'il s'est fait un renom très enviable. Aussi a-t-il été bientôt après élevé à la dignité d'officier de la Congrégation de la Propagande.

Là, comme ailleurs, il a rendu des services éminents à l'Eglise. En 1893, il fut nommé auditeur ou conseiller légal de la Délégation Catholique de Washington.

C'est, on peut l'affirmer hautement, un des plus heureux choix qu'ait faits le Saint-Siège, dans nos temps troublés. Le caractère, chez lui, est à la hauteur de l'intelligence, et les vertus du chrétien le disputent chez lui aux qualités du savant et du théologien. Il est appelé dans l'avenir à rendre d'éminents services au catholicisme, non seulement dans l'île de Cuba, mais dans les autres îles des Antilles.

LE BUREAU DE SANTE

DE LA LOUISIANE

- ET LE -

D' RANDOLPH.

Il y a eu, hier, une séance du Bureau de Santé, où tout s'est passé de la façon la plus courtoise.

Le Dr Nolte ayant cité un article du "Times", d'Alexandrie, du 8 octobre, dans lequel le Dr Randolph avait déclaré que lui et le Dr Egan déclaraient dans une partie de l'Etat indépendant, en fait, de la Nlle Orléans, le Dr Randolph a déclaré qu'il n'acceptait nullement la responsabilité de ce qui pouvait avoir été dit dans cet article, et que l'expression "independent", employée par lui, ne s'appliquait nullement aux membres du Bureau.

Quant à la question des 1000 cas de fièvre jaune qu'il aurait eu, à la Nouvelle-Orléans, question également relevée par le Dr Nolte, le Dr Randolph a répondu qu'il n'avait exprimé qu'une opinion purement personnelle. Il avait basé ses calculs sur certaines déclarations faites par des savants médecins de la Nouvelle-Orléans. Il a accepté ces déclara-

tions comme correctes, et il croit encore qu'elles l'étaient.

M. Randolph a affirmé qu'il n'avait jamais songé à manquer d'égard envers le Dr Souchon, qu'il appréciait le savoir et le caractère. Le Dr Souchon ayant témoigné les mêmes égards pour le Dr Randolph, la séance s'est terminée de la façon la plus courtoise, et à la satisfaction de tous. La paix est rétablie au sein de la faculté.

L'AFFAIRE

BUREAU DE SANTE

Il vient de se passer, à la Nouvelle-Orléans, à propos de la fièvre jaune et d'une prétendue épidémie, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de certaines gens, un incident regrettable, dont on a trop parlé et que, à notre sens, on a eu grand tort d'ébruiter.

Les allégations étaient tellement exagérées, que personne, parmi nous, n'y croyait. Seulement, reproduites par des journaux du dehors, elles pouvaient avoir de fâcheuses conséquences et nuire considérablement à notre commerce et au trafic du Mississippi.

Qui a jamais, ici, douté de la valeur scientifique et de l'honorabilité des membres de notre Bureau de Santé? Personne assurément. Mais toutes ces histoires qui nous faisaient sourire produisaient une assez vive émotion à l'étranger. Au nord, à l'ouest, le public n'est pas en état de distinguer la vérité de l'erreur et la réalité de l'exagération.

On est donc bien fait, des deux côtés, de garder un sage et prudent silence. Toutes ces allégations n'eussent pas franchi les limites de notre communauté ou les frontières de notre Etat.

Les bruits ne reposant sur aucun fait réel seraient tombés d'eux-mêmes et — ce que nous considérons comme une calamité publique — on n'eût pas semé des doutes, au loin, sur la bonne foi de notre Bureau de Santé.

LA LYDDITE.

On sait que le général Joubert, commandant les forces boers, a fait parvenir au général White une protestation contre l'emploi de la lyddite par l'artillerie anglaise.

Ce qu'on ignore généralement, c'est que la lyddite n'est autre chose que la mélinite inventée par Turpin. Les Anglais, à qui Turpin communiqua le secret de cet explosif, jugèrent utile de le débaucher et l'appelèrent lyddite, du nom de l'arsenal de Lydd où les expériences avaient été faites.

Le War Office a d'ailleurs reconnu l'identité de la lyddite avec la mélinite française en offrant à l'inventeur Turpin une indemnité que celui-ci a, d'ailleurs, refusée.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

"What Happened to Jones", fait toujours la joie du parterre et des galeries, au Crescent. La pièce gagne en popularité, à mesure qu'elle est mieux connue. Non seulement elle est amusante, mais elle est très bien enlevée par la troupe qui est chargée de l'interpréter. Il en sera ainsi jusqu'à samedi soir.

Dimanche soir, nouvelle pièce, dont le titre seul attirera la foule: "Shore Acres", une de nos pièces les plus populaires.

THEATRE TULANE.

SAPHO.

Miss Olga Nethersole.

Mlle Olga Nethersole vient enfin de paraître et de se faire apprécier dignement, dans la pièce "Sapho", tirée du roman du même titre, d'Alphonse Daudet.

"Sapho", il faut le dire tout d'abord, a été créée et jouée par des comédiennes et des tragédiennes renommées dans les deux mondes: elle est devenue la pierre de touche pour toute artiste ayant la prétention d'interpréter les grands sentiments, les grandes passions qui peuvent agiter le cœur humain, et faire de la femme qui s'y livre complètement, une véritable héroïne.

Sapho est un des rôles les plus dangereux du répertoire moderne: il a été plus de réputation qu'il n'en a consolidé.

Nous devons le dire, à la gloire de Miss Nethersole, elle nous est apparue dans le rôle de "Sapho" ou de "Fannie Legrand" comme une des meilleures tragédiennes que nous ayons vues sur la scène américaine depuis bien des années. Ses sourires sont fascinateurs: ses caresses irrésistibles, et ses fureurs jalouses terrifiantes.

On l'a comparée à Sarah Bernhardt, et ce n'est pas à tort. Elle en a tous les élans, toutes les fascinations.

L'acte du bal a produit un grand effet.

Les deux représentations de "Sapho", mardi et mercredi soir, assurèrent au Tulane des salles comblées jusqu'à la fin de la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

"Men and Women", pourrait le cours de ses succès, au Grand Opera House: de très belles salles, à chaque représentation, et un grand enthousiasme dans le public.

Mais la direction n'en conserve pas moins son activité et, dès aujourd'hui, elle nous prépare une agréable surprise pour dimanche prochain. A la matinée de dimanche, 2 heures précises, la troupe Baldwin-Melville nous donnera la première de "An enemy to the King", un des meilleurs drames de E. H. Sothern, un des grands succès actuels de New York. La troupe Baldwin-Melville est seule capable actuellement de rendre convenablement cette pièce, à la Nouvelle-Orléans, et le succès en est assuré d'avance.

THEATRE DE L'OPERA.

Nous venons d'assister à une partie de la répétition de "Faust" et nous devons dire hautement qu'elle a obtenu un prodigieux succès.

Il y avait plus de 200 personnes dans la salle; elles peuvent dire si nous nous permettons ici la moindre exagération.

La Direction du Théâtre de l'Opéra nous communique les lignes qui suivent:

Monsieur Vlaesi s'étant trouvé malade au moment du départ de la troupe, n'a pu s'embarquer que le mercredi 15 courant sur le Kaiser Wilhelm der Grosse, et ne sera à la Nouvelle-Orléans qu'à la fin de cette semaine. Monsieur Brument, chef d'orchestre des grands concerts du Trocadère, ainsi que de la Présidence de l'Elysee, coadjuteur "Faust" à la représentation d'ouverture.

Pour se rendre au désir de bon nombre de personnes, malgré les grandes difficultés qu'il lui faudra surmonter, la Direction donnera dimanche 26, à midi et demie, une grande matinée.

Le soir à 8 heures, débuts de la troupe d'opéra dans le dernier grand succès parisien, donné pour la première fois à la Nlle-Orléans. "La Poupée", opéra comique à grand spectacle en 4 actes, musique d'Audran. Le grand ballet "Le

Royaume des Poupées", réglé et composé par M. Francioli, maître de ballet, sera dansé par 3 premières danseuses, 8 coryphées et 16 dames du corps de ballet.

VISITES.

Nous avons reçu hier, la visite de Mlle Valdez, de la troupe de M. Charley, visite d'autant plus agréable que Mlle Valdez est une ancienne et sympathique connaissance.

Mlle Valdez était de passage à la Nouvelle-Orléans, il y a un an et demi, et c'est alors que nous avons eu l'occasion de l'entendre et d'admirer sa superbe voix et son excellent méthode. L'adjonction de cette artiste de réelle valeur est heureuse, et nous en félicitons M. Charley qui, nous l'avons déjà dit, n'a reculé devant aucune dépense pour nous amener, cette année, une troupe de premier ordre dont les débuts ce soir, sont impatientement attendus.

Mlle Valdez était accompagnée de Mlle Raël, pianiste distinguée, dont le talent est très prisé à la Nouvelle-Orléans.

Nous avons reçu également la carte de Mlle Thérèse Clément, qui débute ce soir dans le rôle de Marguerite de Faust.

L'ESPRIT DES AUTRES.

En descendant une rue, Z... heurte involontairement un irrogo. Lors, le bon irrogo, sur un ton de doux reproche: "Pas la peine de me pousser... je tomberai bien tout seul."

Rapineau fioira par rendre des points à Calino. Hier, il fait emplette d'une pendule. Arrivé chez lui, il se tient ce raisonnement: "Le marchand me l'a garantie cinq ans sur facture, je vais l'arrêter toutes les nuits, comme ça elle durera dix ans!"

Les pertes des Boers depuis l'ouverture des hostilités.

Prétoria, Transvaal, 21 novembre.—Les rapports officiels sur les pertes subies par l'armée du Transvaal depuis l'ouverture des hostilités établissent que quatre-vingt-dix hommes ont été tués et deux cents blessés. De ces derniers, de nombreux ont été guéris et sont repartis à la guerre.

Des rapports de la Colonie du Cap annoncent que le soulèvement des cultivateurs hollandais du Natal est imminent, et que les Boers de la Colonie dont les districts ont été annexés au territoire de la République ont déjà rejoint l'armée de leurs compatriotes.

Sir Thomas Lipton et la Coupe d'Amérique.

Londres, 22 novembre.—Sir Thomas Lipton, questionné aujourd'hui au sujet de l'allégation qu'il était déterminé à porter un défi pour la coupe d'Amérique en 1900, avec un schooner, a dit: "Je n'ai pas l'intention de porter un défi l'an prochain, mais, si je vis, je porterai certainement un défi en 1901. Rien n'a été arrangé au sujet d'un défi, et il ne sera rien décidé avant le rétablissement de M. Fife. Il n'y a rien de vrai dans le rapport annonçant que j'ai fait des arrangements avec Watson pour la construction d'un schooner. Je n'ai nullement discuté cette question avec M. Watson."

Tachez de penser à vos Purple Trading stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui déposent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Feuilleton

L'Abéille de la N. D.

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

IV

FUGITE DE DUFRESNE.

Suite.

Mais qu'importait à Dufresne le sort de ce complice, maladroit et par trop jeune, qu'il accusait

en secret de toutes les fautes commises en l'affaire de Presles, et, par conséquent, de son résultat déplorable.

Tout ceci convenu en lui-même il concentra les facultés de son esprit subtil et ingénieux sur la réussite de leur fuite commune, et leur arrivée, sans encombre, jusqu'à Creil.

Il y avait longtemps déjà que les deux misérables marchaient se reposant pendant quelques minutes seulement, toutes les heures environ, lorsque Dufresne sentant la bise fraîche assez vite se retourna pour regarder derrière lui.

La bise, vers l'Est, l'horizon s'éclairait d'une lueur blafarde, teintée de mauve, annonçant le petit jour prochain.

Déjà, les choses semblaient se dégrader par degrés de l'obscurité ambiante, leurs contours se précisant davantage, devenaient plus faciles à distinguer, plus nets.

En avant de lui, Dufresne vit émerger un clocher, dont la pointe se rosait sous les feux de l'aurore, puis des maisons blanchâtres, s'accrochant avec leurs toits rouges, tranchant sur le ciel encore sombre.

Il y avait là un gros bourg, à peine éloigné maintenant de cinquante mètres.

—Arrêtons-nous, fit Dufresne à voix basse, en donnant l'exemple. —Pourquoi?

—Tu le sauras tout à l'heure, mon petit.

Et, jetant autour de lui un long regard circulaire, l'ex-homme d'affaires scruta soigneusement les environs.

Quelques silhouettes de paysans apparaissaient dans les champs; le paysage se dessinait tout à fait.

—Bon, reprit-il, après un moment de silence qui parut long à son complice, voilà notre affaire.

—Oh ça! demanda Monsieur de Surin très intrigué, car il ne voyait rien de particulier.

—Tiens, là-bas, sur ma droite, ce petit bois.

—Oui, eh bien, quoi?

—Nous allons y entrer, et nous nous y reposerons, pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce que le grand jour soit tout à fait venu.

Bien que les arbres soient dépouillés, nous y trouverons peut-être un abri.

—En voilà une idée, ça va nous retarder, t'es donc fatigué?

—Un peu, mais ce n'est pas seulement pour ça que je m'arrête, serais-je!

—C'est juste.

—Allons, acheva Dufresne, d'un ton autoritaire, en route pour le bois, petit.

Puis, ayant avisé un sentier qui serpentait à travers les prés dénudés, juste dans la direction indiquée, il s'y engagea résolument, sans même s'inquiéter de savoir si Monsieur de Surin le suivait.

Dix minutes plus tard, les deux complices pénétraient dans un taillis encore épais, et s'enfonçaient dans les profondeurs protectrices que formaient les paissiers du bois.

Des grès énormes émergent du sol, tout couvert de mousses, leur offrant des sièges naturels. Ils en choisirent un, le plus commode, et s'y assirent du mieux possible, les jambes lascées, malgré leur vigueur habituelle.

—Ah! soupira de Surin, ça

fait du bien tout de même de s'asseoir un peu.

—Oui, répliqua Dufresne, le fauteuil n'est pas mauvais, malheureusement on n'a pas le droit de s'endormir.

Sans ça, j'aurais tout de même fait un petit somme, je sens mes yeux qui papillotent!

—Ben, quoi, répondit de Surin on pourrait tout de même dormir chacun son tour, celui qui sera de garde n'aura qu'à ouvrir l'œil et ses esgourdes.

—Au fait, tu as raison, petit; commence donc par rouillier pendant que je vais réfléchir un peu à nos affaires, je te réveillerais quand ça sera mon tour.

—Non, non, t'es le plus vieux, commence d'abord, c'est ton droit, fit de Surin avec une certaine déférence, comique, si elle n'eût émané d'un aussi triste personnage.

—Comme tu voudras. En disant cela Dufresne eut un éclair dans le regard, il mordit ses lèvres minces jusqu'au sang, comme pour retenir une parole prête à lui échapper.

Puis, accoudant sa tête dans ses deux mains, après s'être installé le plus commodément possible, il ferma les yeux, tandis que son complice demeurait attentif, les regards tournés vers la route, dont il apercevait de loin la traînée blanche.

En réalité, Dufresne ne dormait pas.

Une idée subite, une chance

de salut inespérée venait de surgir soudainement en son cerveau fertile en expédients, et suffisait à le tenir parfaitement éveillé, en dépit de la réelle fatigue qu'il éprouvait.

Il la ruminait, la retournait sous toutes ses faces, cherchant à plaisir les obstacles qui pourraient s'opposer à son exécution, presque immédiate.

Il en trouva peu, et les jugea véritablement faciles à vaincre. Dès lors, il se laissa doucement envahir par une sorte de somnolence reposante, malgré l'étrangeté de sa situation.

Une heure et demie plus tard environ, il se redressait tout à coup, se secouait un peu, s'étirait les membres comme un félin après le sommeil, et se remettait sur ses pieds d'un bond.

—A toi, dit-il laconiquement à son complice qui le regardait d'un œil envieux.

—C'est pas trop tôt, je dors tout debout! mangrès Monsieur de Surin qui, lui, s'allongea tout entier sur l'herbe, abrité derrière le gros bloc de grès.

Dufresne vint se rasseoir tout auprès, les regards anxieusement fixés sur lui, et le considéra un instant, immobile et narquois.

Puis, le voyant s'endormir réellement, il détourna son regard, et, sans paraître s'en occuper davantage il fouilla les poches de sa redingote.

Il en sortit d'abord une liasse de lettres et de papiers qu'il compulsait rapidement.

Il y avait là un faux état civil très adroitement fabriqué de toutes pièces, par lui-même, au nom de Jules Bonod, pasteur protestant, habitant Paris.

Il le reintégra dans sa poche, laissant de côté quelques lettres compromettantes, celles notamment que lui avaient adressées, à Paris, la Borgue et Monseigneur de Surin.

Puis il tira son portefeuille de la doublure de son gilet, où il s'était fait une poche spéciale, sortit de sa réserve pécuniaire un billet de cent francs, et le glissa dans l'une des enveloppes restées sur le grès.

Enfin il prit le crayon qu'il portait toujours sur lui, et derrière l'enveloppe recelant le billet de banque, il traça d'une grande écriture ces quelques mots: "Mon ami, la contrée est dangereuse, les amis souvent compromettants on est plus facilement pincé à deux que lorsqu'on est seul. Je pars devant en te laissant cent francs de provision, très convenable que tu sauras te tirer d'affaire toi-même. Ne m'en veux pas, je suis simplement prudent, dans ton intérêt comme dans le mien, et quand tu auras empoché le flot, brûle les lettres en t'en allant. A te revoir dans des jours